

## NANCY

**Témoignage** Les scènes de fraternisation de Noël 1914 dans les tranchées ont été vécues par un soldat nancéien du 226<sup>e</sup> R.-I., le Régiment de Nancy

# La fraternisation de Noël 1914

## Un événement dissimulé

IL S'APPELAIT Auguste Lercher. Grâce à une descendante, l'historien nancéien Patrick-Charles Renaud a retrouvé une lettre inédite évoquant la fraternisation de Noël 14 du sergent-chef du 226<sup>e</sup> RI (réserve du 26<sup>e</sup> RI, le régiment de Nancy) passée au travers des mailles de la censure militaire.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1915, Auguste, qui tenait avant-guerre l'Hôtel du Grand Cerf et des Vosges au coin de la rue de la Hache à Nancy, est à Carency, sur le front de l'Artois, à patauger dans une tranchée alors que la guerre de position prend forme. Il écrit à Joseph, son frère, notaire à Rosières-en-Haye, alors qu'il est au repos dans un cantonnement, deux kilomètres en arrière du front. Il se plaint d'abord de la dureté des combats, puis revient en arrière de quelques jours, et relate sa veillée de Noël.

Alors qu'ils croyaient rester dans leur cantonnement, à onze heures du soir, le 24 décembre, lui et ses camarades de régiment doivent repartir en première ligne. « Nous rouspétons, mais je t'assure qu'après, j'aurais regretté de n'y être pas allé. »

### L'impensable

Car l'impensable va se pro-

duire. « Il s'est passé un fait, épisode de guerre, et je me demande, à l'heure actuelle, si je n'ai pas rêvé. Je t'ai déjà dit que nous étions par endroits à moins de quarante mètres des Boches. A minuit, nous avons chanté, tous en chœur, le Minuit Chrétien. Des Boches nous ont répondu ! Depuis le soir, aucune balle n'avait été tirée. Un des officiers monte sur le talus et leur parle, un Boche répond en français. Invité à venir fumer une cigarette, en hésitant, il approche, prend confiance et finalement vient fumer trois cigarettes à nos côtés. Notre officier demande l'autorisation d'enterrer nos morts, puisque c'est Noël. Nous avons affaire à des Bavarois qui n'aiment pas les Prussiens. Le matin, brouillard épais, une tête se montre de part et d'autre, puis la ceinture, deux hommes, trois, quatre, cinq, finalement, tout le monde dépasse le corps des tranchées, chacun se demandant ce qui allait se passer. Notre officier sort, un Boche idem. Hésitation de part et d'autre. Arrivés à six pas, salut, poignée de main, autorisation d'enlever un officier de chez nous, mort. Puis, il (NDLR : l'officier allemand) nous tolère d'enlever les papiers des hommes morts. Aus-



■ La trêve de Noël entre les combats, une parenthèse presque rêvée.

sitôt, nous sortons au moins à cinquante et, rapidement, nous fouillons ces pauvres diables raidis par la gelée. Prenant un peu de culot, pendant que d'autres font un grand trou, nous cherchons à les enlever. Il ne dit rien. Voyant cela, nous y allons carrement et enlevons tout, sacs, équipements ; même les fu-

sils, chose qu'il nous avait bien défendues. Les Boches sortent aussi des tranchées et échangent tabac, cigarettes, journaux. C'est incroyable de voir ces levées de terre où jamais une tête ne sort, de voir de chaque côté tout ce monde ! De tous côtés, chacun accourait, ne voulant pas croire pareille chose ! Pourtant, c'était la vérité. A 2 heures, tout était fini. Les Boches nous ont promis que pendant trois jours, ils ne tireraient pas. Ils ont tenu promesse. »

Auguste Lercher reprend souffle. « C'est Noël qui nous a permis tout cela, et toute la journée, de chaque côté, nous nous promenons en plein champ, cherchant de la paille pour nos abris. A midi, à 400 mètres, les Boches, jaloux des autres nous font des signes et aussitôt chacun va à la rencontre de l'autre. Bientôt, un groupe de deux cents Français et un de deux cents Boches étaient réunis, échangeant signatures, cartes postales, cigares... Cela a encore duré pendant deux heures. »

### Tous, pères de famille

« C'était tous des pères de familles. Ils étaient heureux

d'être parmi nous, chantant, criant « la Paix ! », la Paix ! » « Mais », disent-ils, « il faut faire le devoir ». Ils montrent le poing aux Prussiens plus à droite. En effet, de ce côté, on entendait la fusillade. La nuit... fut calme. « Le 26 au matin, le même mouvement s'est renouvelé et s'est gagné sur un front d'au moins cinq kilomètres. »

« Mais il fallait que ça cesse. La division était prévenue et aussitôt les rapports pleuvaient, avec menace de punition à quiconque parlerait aux Boches. Et pour finir, nos 75 envoient des shrapnels. Heureusement, chacun avait regagné sa place. »

Le commandement, averti, après un repos de cinq heures pour les troupes, ordonne alors le départ pour l'attaque... C'était reparti pour l'enfer. Le régiment du Nancéien, dès le surlendemain, laissait 165 morts sur le terrain, et les Chasseurs alpins avec qui le 226<sup>e</sup> était en ligne, 345 hommes.

Auguste Lercher n'a jamais revu l'Hôtel du Grand Cerf. Il est mort à 29 ans, lors de la seconde offensive de l'Artois, en mai 1915.

Guillaume MAZEAUD

Cet étonnant (non-) fait d'armes aurait aussi bien pu finir aux oubliettes. « Les journaux de marche des unités concernées par les événements ne disent rien », explique Patrick-Charles Renaud.

« Curieusement, la plupart comportent des pages arrachées, celles où il aurait dû y avoir mention des faits. Un seul a échappé à la purge, celui de la 139<sup>e</sup> Brigade. A la date du 25 décembre 1914, on trouve ces quelques mots : "Aucune activité de la part de l'ennemi". Pendant la nuit et au cours de la journée du 25, des communications sévèrement réprimées par le commandement s'établissent entre Français et Bavarois, de tranchée à tranchée (conversations, envoi par l'ennemi de billets flatteurs, de cigarettes... visites même de quelques soldats aux tranchées allemandes). »

### Le général de Cointet

Et c'est tout, mais cette brève relation authentifie cette fraternisation de Noël 14. Un second témoignage est tiré des souvenirs du général Edmond de Cointet, alors chef d'escadron du général de Castelnau, et surtout chef du renseignement au sein de la II<sup>e</sup> Armée. Il confirme, à la date du 1<sup>er</sup> janvier 1915 : « Depuis quelque temps, l'inaction, l'ennui, le sentiment de l'impuissance des efforts consentis, la perspective d'une immobilisation interminable dans les tranchées avaient fait naître chez les troupes des deux partis un sentiment de rapprochement ou de commiseration mutuelle. Des conversations fréquentes s'échangeaient de tranchée à tranchée. »

Cela pour le climat moral de cette fraternisation.

« Le 2 janvier, on me re-



■ Patrick-Charles Renaud.

Photo Patrice SAUCOURT.

mettait un rapport signalant que les Bavarois laissaient nos hommes sortir des tranchées pour refaire tranquillement leurs réseaux, et tiraient en l'air. Un jour, deux ou trois cents hommes de chaque côté s'étaient rencontrés sans armes dans le no man's land, avaient causé et échangé des cigarettes. » C'est l'histoire dont Auguste Lercher est un des acteurs. Le commandant de Cointet conclut : « Il était dangereux de laisser continuer de telles pratiques qui ne pouvaient que porter atteinte au moral de la troupe et faciliter une trahison toujours possible de la part des Allemands. Il fallait y mettre ordre et le général en Chef donna lui-même des ordres formels pour les faire cesser. »

Au même moment, plus au nord, dans la Somme, des troupes anglaises jouèrent au foot avec leurs adversaires. Et à Neuville-Saint-Vaast, d'autres scènes de fraternisation ont fait l'objet d'un film. « Les événements de Neuville sont nés à Carency, qui est à cinq kilomètres » estime Patrick Charles Renaud.

G. M.



■ Le 226<sup>e</sup> R.-I., réserve du 26<sup>e</sup> au repos début 1915. Auguste Lercher est assis, à gauche.

Photo D. R.